

faisait briller leurs écailles, on ne pouvait rien voir de plus joli.

Le froid de l'hiver fit mourir les fleurs et glaça l'eau du bassin. Lisa fut obligée, bien à regret d'abandonner son jardin, mais elle mit ses beaux poissons dans un bocal qui est en ce moment, sur la cheminée de sa chambre. Quand viendra le beau temps, que les feuilles pousseront, que les boutons naîtront, qu'on verra les fleurs s'épanouir, Lisa aura un plus charmant jardin.

L'hiver d'ailleurs, ne fut pas perdu pour les fleurs. Lisa demanda à son papa un livre de botanique, elle le lut avec un plaisir extrême et fut bien heureuse d'y apprendre comment les plantes, ses amis, peuvent naître et vivre en bonne santé.

La bonne petite fille s'était dit avec raison que, pour bien aimer les choses comme les gens, il faut savoir les soigner et ne rien ignorer de ce qui leur convient.

Aussi quel beau jardin elle eût ! — Il servit de modèle, même aux grandes personnes, à plus de dix lieues à la ronde.

(A Genevray)

## CANADA

### Réponses aux questions du No 6

Ce fut en 1759 que se livra près de Québec la première bataille des *Plaines d'Abraham*.

II C'est à la suite de cette première bataille des *Plaines d'Abraham* que la ville de Québec se rendit aux Anglais.

III la seconde bataille des *Plaines d'Abraham* se livra l'année suivante c'est-à-dire en 1760.

IV Les Français remportèrent la victoire dans cette bataille.

V La capitulation de Montréal eut lieu en 1760, la même année que la deuxième bataille des *Plaines d'Abraham*.

VI Les Anglais devinrent définitivement maîtres du Canada en 1763, par le traité de Versailles.

## QUESTIONS

I En quelle année le traité de Versailles fut-il conclu ?

II Quel fut, par rapport au Canada, le résultat de ce traité ?

III Que firent du Canada les Anglais lorsqu'ils en furent devenus définitivement maîtres ?

IV Quelles lois abolirent-ils ?

V Quel nom donnèrent-ils au Canada lorsqu'ils l'eurent démembré ?

VI Pourquoi les Canadiens refusèrent-ils de prêter le serment du test ?

VII Quelles étaient les formalités requises pour prêter le serment du test ?

VIII Comment qualifiez-vous la conduite que nos ancêtres ont tenue en cette circonstance ?

IX Quels sentiments doit-elle nous inspirer ?

(Nos jeunes lecteurs trouveront la réponse à ces questions sur la 1<sup>ère</sup> page du troisième numéro.)

## QU'IL FAIT BON D'ÊTRE

### CANADIEN

O Canada ! douce patrie,  
Toi dont les flots du saint-Laurent

Disent à la rive fleurie  
Le nom sonore et bienfaisant,  
En voyant ta grande nature,  
Pour nous la source de tout bien,  
Notre cœur doucement murmure :  
Qu'il fait bon d'être Canadien !

La grande voix de nos montagnes  
Qui vibre au milieu des sapins,  
Et que l'écho de nos campagnes  
Répète aux rivages lointains ;  
La fleur de la verte prairie  
Parcille à celles de l'Éden,  
Tout chante à notre âme attendrie :  
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Quand, sur les tombeaux de nos pères,  
La brise du soir, en passant,  
De leurs vertus calmes et fières  
Cueille le parfum adorant,  
Elle répand comme un dictame,  
Les souvenirs du temps ancien  
Et chante, elle aussi, à notre âme  
Qu'il fait bon d'être Canadien !

(O CREMAZIE)

## LA MOUSSE

Une petite fille voyant la mousse qui couvrait le tronc des jeunes arbres dans une forêt, s'étonnait que cette mousse fût plus verte d'un côté que de l'autre.

„Ma mignonne, lui dit sa mère, tu sais que Dieu donne une toison à la brebis pour la garantir du froid, eh bien c'est dans la même intention qu'il entoure les arbres d'une mousse qui les protège. Il est si bon pour tout ce qu'il a créé, qu'il pense même à faire pousser cette mousse plus fournie du côté où souffle le vent du nord. Les arbres n'ont pas, comme les petites filles, des mamans qui leur fassent des robes chaudes pour l'hiver; mais Dieu prévoyant les tribulations pour toutes les saisons.”

## L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

*Donne à l'enfant perdu par sa mère au monde  
Un petit oreiller qui le fasse dormir.*

Il y avait une fois deux petits enfants qui n'avaient ni père ni mère, deux petits enfants bien seuls au monde. Un soir d'hiver, perdus dans les rues de la grande ville, sans amis, sans abri, sans pain, ils avaient peur, ils avaient faim, ils avaient froid. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère !

L'aîné s'appelait Pierre, et le plus petit se nommait Joseph, ce petit Joseph, c'est à peine s'il avait huit ans, et déjà tout seul au monde. Mais non, son frère était là, ce frère aîné, Pierre, de quatre ans plus âgé, plus courageux, plus fort, qui soutenait le petit Joseph et tâchait de le consoler.

„Joseph, disait-il, appuie-toi sur moi” Et si vous aviez vu avec quelle tendresse il soutenait ce petit frère si fatigué, vous auriez compris que le petit frère n'était pas seul au monde.

„Ne pleure pas, disait-il encore, le bon Dieu nous protégera” Et si vous aviez vu avec quelle affection il essuyait les yeux de ce petit frère si désolé, vous n'auriez pu le voir sans être attendri.

Lui-même était bien las, lui-même avait le cœur bien gros. Mais il se redressait pour cacher sa fatigue, et se détournait pour cacher ses larmes. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont plus ni père, ni mère !

Là bas, tout au bout de la France, on vivait pauvres et contents dans la chaumière pa-

ternello; mais la mort était entrée, prenant le père, prenant la mère, laissant les enfants au monde.

Ils avaient un oncle qui depuis longtemps avait quitté le village pour venir à Paris, et qui, disait-on, gagnait de bonnes journées avec son métier de couvreur. On lui avait écrit, il avait répondu qu'on lui envoyât ses neveux; on avait alors vendu quelque vieux meubles, un peu de linge, des vêtements usés, tout l'héritage des deux enfants, et l'argent qu'avait produit cette vente avait servi à payer leur voyage.

Ils étaient donc partis, pour faire cette longue route et rejoindre leur oncle dans la grande ville. Ils avaient regretté la chaumière, et le village, et le cimetière où près de l'Église, dormaient leurs parents. Mais à cet âge heureux l'on a si tôt fait d'oublier, on a si tôt fait de sourire, qu'avant d'arriver à Paris ils avaient repris leur insouciance et retrouvé leur gaieté.

Les voilà dans la gare du chemin de fer. Pierre porte sous le bras un petit paquet, tout leur bagage; Joseph a peur au milieu de cette foule, il se tient serré contre son frère. Pierre connaît l'adresse de son oncle, mais comment oser demander sa route? Il hésite longtemps; s'armant enfin de tout son courage, il apprend d'un commissionnaire le chemin de la rue Ternaux,

Ils arrivèrent à la maison de leur oncle: huit jours avant, leur oncle est tombé du haut d'un toit; il est mort la veille à l'hôpital. Leur paquet est bien léger, leur bourse plus légère encore; à peine s'il leur reste quelques sous. Que vont-ils devenir? Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère!

C'est un beau temps d'hiver, le soleil est presque chaud, la grande ville a son air de fête, et d'ailleurs, à cet âge heureux, l'on est distrait si vite, qu'en les voyant, au jardin des plantes, regarder l'ours Martin croquer de bel appétit les noix et le pain qu'ils ont achetés de leurs derniers sous, vous auriez cru voir deux enfants faisant l'école buissonnière.

Mais on a fermé le jardin des plantes; ils ont mangé tout leur pain, leur bourse est tout-à-fait vide, la nuit est venue, la neige commence à tomber. Ils ont peur, ils ont froid, ils ont faim. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère!

Ils marchent au hasard, ils sont bien fatigués. Dans la rue de l'Abbaye, devant un vieil hôtel, ils se sont assis sur un banc.

„J'ai bien faim” dit le petit Joseph. — Pierre vit un passant, il a tendu la main: „Monsieur, dit-il, mon petit frère a bien faim; pour l'amour du bon Jésus!... On lui jette un sou, il court chez un boulanger, il rapporte un morceau de pain et le donne à son frère. — „Et toi? dit Joseph” — moi, répond-il, je n'ai pas faim!

„J'ai bien froid, dit encore Joseph, j'ai sommeil.” — Pierre a ouvert leur petit paquet; avec le linge il fait un lit sur le banc, Tiens dit-il, couche-toi là, et pose ta tête sur mes genoux.”

— Il couvre Joseph avec les vêtements. —

„Et toi? dit Joseph — moi, répond-il, je n'ai pas froid, je n'ai pas sommeil.”

Le petit Joseph s'est endormi; il rêve: maman, dit-il en rêvant, j'ai bien froid. Alors Pierre a tiré sa veste, qu'il étend sur les pieds de son petit frère. Si vous l'aviez vu grelottant sous la brise, et de ses mains glacées charchant encore à réchauffer les mains de son petit frère, vous n'auriez pu le voir sans être attendri.

C'était la veille de Noël. Dans cette maison de la rue de l'Abbaye, devant laquelle Pierre et Joseph s'étaient arrêtés, on fêtait gaiement cet heureux anniversaire. Une famille allemande habi-